

Extrait du Rhuthmos

<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1117>

La théorie des pratiques. Quels apports pour l'étude sociologique de la consommation ?



Date de mise en ligne : mardi 25 février 2014

Rhuthmos

Sommaire

- [La théorie des pratiques : de l'analyse de la consommation à celle de la consommation \(...\)](#)
- [Les déplacements théoriques et méthodologiques opérés par la théorie des pratiques](#)
- [Trois notions clés : le temps, la routine et l'infrastructure](#)
- [Conclusion](#)
- [Bibliographie](#)
- [Documents annexes](#)

Ce texte a déjà paru dans la revue [Sociologie](#), N° 4, vol. 4 | 2014. Nous remercions Sophie Dubuisson-Quellier et Marie Plessz de nous avoir autorisé à le reproduire ici.

Résumé : La théorie des pratiques est un courant d'analyse qui s'est développé en Grande-Bretagne et dans les pays scandinaves dans les années 2000. L'analyse de pratiques de consommation est l'un de ses domaines de prédilection. Se réclamant de Bourdieu et de Giddens, elle s'oppose à la fois aux analyses de la consommation reposant sur un individu rationnel et sur des approches théoriques centrées sur la dimension symbolique de la consommation. Ses partisans proposent de partir des pratiques et non des individus, de considérer celles-ci comme des blocs d'activités, de significations, de compétences et d'objets, et d'étudier comment elles se transforment et se diffusent en « recrutant des individus » qui ensuite les mettent en oeuvre de façon routinière. Elle permet de saisir les conditions de changement dans des pratiques, en insistant sur la structure temporelle des activités sociales, sur la tension entre routine et réflexivité et sur le rôle des infrastructures matérielles. Cette note critique revient sur les origines de ce courant théorique et ses principales propositions tout en en proposant un bilan critique. Elle suggère que certains développements de la théorie des pratiques pourraient aujourd'hui nourrir une réflexion importante de l'action publique qui vise à encadrer des pratiques, qu'il s'agisse de pratiques en matière de santé, d'alimentation, de conduite automobile ou face à l'addiction, en dépassant les approches fondées sur l'incitation individuelle.

Abstract : *Theories of practice developed in the United Kingdom and Scandinavian countries at the turn of the century. They have been widely used in studies of consumption practices. Inspired by Bourdieu and Giddens, they take position against both rational choice theories and culturalist analyses of consumption centered on consumption's symbolic dimension. Theories of practice typically focus not on people but on practices. Practices are defined as blocks of activities, meanings, competences and things. Practice theories are mainly used in order to analyse how a practice emerges, transforms and diffuses by recruiting new "practitioners". This approach sheds light on how practices change, on the temporal structure of social activities and on the tension between routine and reflexivity. Things and material infrastructure also have an important role. This note presents the origins of this theoretical approach, its main claims and an appraisal from the French sociology perspective. We suggest that practice theories could strengthen the analysis of those public policies aiming at regulating consumption practices in a variety of fields, from health and food consumption to addiction, by overcoming some shortcomings of the approaches based on individual education and incentive.*

Au départ de cette note critique se trouvent à la fois un constat et un étonnement. Alors que nous conduisions un projet de recherche sur la consommation durable, nous avons rapidement fait le constat de l'importance que prend le courant spécifique de la théorie des pratiques, (*theories of practice* ou *practice theory* en anglais) dans le champ de la recherche anglo-saxonne consacrée à cette thématique et plus largement à celle de la consommation. Par ailleurs, ce poids de la théorie des pratiques dans le champ anglo-saxon de la consommation durable est d'autant plus étonnant qu'il n'a pas d'équivalent en France, où ce courant, pourtant très largement inspiré de travaux français (notamment ceux de Pierre Bourdieu et ceux de Bruno Latour) est largement ignoré. Même si l'on peut convenir que la consommation durable est peu investie par les chercheurs français, à quelques exceptions (Dubuisson-Quellier,

2009 ; Rumpala, 2009), la théorie des pratiques n'est cependant pas non plus mobilisée en France dans le champ élargi de la sociologie de la consommation (Heilbrunn, 2005 ; Herpin & Verger, 2008). Ce champ, dont la tradition est longue (Halbwachs, 1913 ; Bourdieu, 1979 ; Grignon & Grignon, 1999) a, il est vrai, fait progressivement l'objet d'un certain désengagement de la part des chercheurs français, au-delà de l'analyse des pratiques culturelles (Coulangeon & Duval, 2013), ou de l'alimentation (Régnier, Lhuissier *et al.*, 2006).

Nous voudrions présenter, à l'occasion de cette note critique, la théorie des pratiques anglo-saxonne afin d'interroger ses apports éventuels pour une sociologie de la consommation. Dans un premier temps, nous reviendrons sur les origines de ce courant théorique, en présentant notamment le caractère particulièrement éclectique de ses inspirations. Dans un deuxième temps, nous mettrons en avant le fait que dans les pays anglo-saxons ce courant a particulièrement alimenté une réflexion autour des problématiques de consommation durable, en expliquant les raisons spécifiques de ces développements. Enfin, nous proposerons un bilan critique de ces travaux en suggérant les apports éventuels qu'ils peuvent proposer pour les études sur la consommation [1].

Le courant de la sociologie des pratiques s'appuie sur des développements philosophiques qui fournissent l'essentiel des éléments définitionnels des pratiques sociales. Il s'agit des travaux du théoricien social américain Theodore Schatzki (1996) et de ceux du sociologue culturaliste allemand Andreas Reckwitz (2002), tous deux inspirés à la fois par les écrits de Ludwig Wittgenstein et par ceux de Martin Heidegger. Cette approche, d'abord développée sous un angle majoritairement philosophique et théorique, donnera lieu, à partir du milieu des années 2000, à des travaux empiriques nombreux portant sur les pratiques de consommation alimentaire, mais aussi sur des pratiques sociales aussi diverses que celles qui concernent l'usage de l'habitat, le lavage du linge ou encore les sports et les loisirs. Ainsi, les chercheurs se sont intéressés, à partir de méthodologies très diverses, aussi bien au développement d'un nouveau type de loisir autour de la marche nordique (Shove & Pantzar, 2005) qu'à l'analyse des évolutions des routines de consommation d'une femme au foyer pendant près de vingt ans (Whalen, 2011). Mais avant d'exposer ces travaux plus empiriques, il convient de revenir sur les origines de cette approche.

C'est en interrogeant « l'espace du social » (*the site of the social*), c'est-à-dire le lieu de constitution et de transformation de la vie sociale que Schatzki a proposé une approche par les pratiques sociales (Schatzki, 1996 ; 2002), appuyée sur la seconde philosophie de Wittgenstein. Ces écrits, qui développent la notion de règle, avaient déjà influencé aussi bien les anthropologues (principalement Geertz), que les sociologues (Garfinkel ou Bourdieu, notamment). En suivant cette perspective, les pratiques peuvent être envisagées comme l'espace de réalisation du social et concentrer l'attention du chercheur en sciences sociales comme une manifestation organisée des actions humaines. Les exemples donnés par Schatzki sont assez divers puisque la vie sociale « consiste en une grande variété de pratiques, comme la négociation, la cuisine, la banque, les loisirs ou les pratiques politiques, religieuses et éducatives [2] » (Schatzki, 2002, p. 70). Les dimensions sociales de ces pratiques sont liées à trois de leurs propriétés : elles sont dotées d'un sens ; elles font l'objet de prescriptions, d'instructions ou d'exigences sur les façons de faire ; enfin elles sont associées à des structures teleoaffectives qui recouvrent les objectifs, les projets, les visées ainsi que les émotions qui sont jugées acceptables par les acteurs. Par exemple, les pratiques éducatives sont organisées à la fois par une compréhension de la manière dont on enseigne, note ou encadre ; des règles sur la manière de construire ou conduire un cours ; enfin par une structure teleoaffective qui engage à recevoir de bonnes notes pour les étudiants et de bonnes évaluations pour les enseignants. Pour illustrer son propos, Schatzki étudie dans son ouvrage de 2002 intitulé *The site of the social* deux cas de pratiques sociales singulièrement différents, celui des échanges de plantes médicinales et celui des opérations de *trading* sur le marché du Nasdaq. À côté de ces principes d'organisation des pratiques qui en font des espaces élémentaires du social, Schatzki introduit aussi le rôle de ce qu'il nomme « les arrangements matériels » avec lesquels les pratiques vont s'articuler pour former des « noeuds ou ensemble de pratiques » (« *bundles of practices* »). Dans le cas des pratiques éducatives mentionnées plus haut, ces arrangements matériels sont les tableaux, ordinateurs, fichiers d'étudiants, logiciels de programmation des cours articulés aux activités humaines. Les arrangements matériels ne sont pas simplement les supports des pratiques sociales, au contraire celles-ci incorporent aussi une dimension artefactuelle.

Comme Schatzki, Andreas Reckwitz fait explicitement référence à Wittgenstein. Il s'appuie aussi sur les travaux de Bourdieu pour situer l'analyse sociale au coeur d'une praxéologie, permettant d'analyser les pratiques comme espace d'expression du social. Le sociologue propose notamment une cartographie des théories sociales qui donne une place singulière à la théorie des pratiques. Dans le texte programmatique qu'il publie en 2002 (Reckwitz, 2002), il se réfère aux travaux de Bourdieu, Giddens, Foucault, Garfinkel, Latour, Taylor et Schatzki qui partagent selon lui la volonté de proposer les éléments d'une théorie poststructuraliste. Pour Reckwitz, la théorie des pratiques est avant tout une théorie alternative aux deux théories du social disponibles que constituent d'une part le modèle de *'homo oeconomicus* qui fonde l'action sociale sur l'intérêt, d'autre part celui de *'homo sociologicus* qui situe l'action en référence à une norme sociale. À ses yeux, ces deux options conduisent la recherche en sciences sociales à se focaliser trop exclusivement soit sur l'intérêt soit sur les normes. Elles ignorent les structures cognitives et symboliques qui produisent l'ordre social, au lieu de fonder une approche culturelle du social. Cependant, si la théorie des pratiques constitue l'une des voies des théories culturalistes, elle se détache pourtant des trois voies qui constituent cet ensemble d'approches. Celles-ci peuvent concentrer l'analyse sur les structures mentales, les discours, signes et symboles, ou encore les interactions sociales ; au contraire, la théorie des pratiques propose de situer les structures cognitives et symboliques directement au coeur des pratiques sociales nécessitant de placer ces dernières au centre de l'analyse. Reckwitz propose ainsi la définition suivante des pratiques :

Une « pratique » est un type de comportement routinisé qui consiste en plusieurs éléments interconnectés entre eux : des formes d'activités corporelles, des formes d'activités mentales, des « choses » et leur usage, des connaissances de base constituées de compréhension, savoir-faire, états émotionnels et motivations [3] (Reckwitz, 2002, p. 249).

Cette définition articule des dimensions à la fois cognitives, normatives et matérielles. Reckwitz la présente comme une quatrième option à côté des options mentalistes, symboliques et interactionnelles, pourtant la théorie des pratiques semble plutôt vouloir tenir dans le même temps la pluralité de ces approches. Les pratiques apparaissent à la fois comme des activités corporelles, mentales, matérielles, cognitives, discursives, processuelles et agentielles. Pour autant, de manière paradoxale, le projet s'écarte des inspirations théoriques qui, en sociologie, ont proposé une approche par les pratiques, qu'il s'agisse des travaux de Bourdieu ou ceux de Latour, sur lesquels nous proposons de revenir pour souligner les différences profondes qu'elles entretiennent avec la théorie des pratiques anglo-saxonne. Pour Bourdieu, en rupture avec le structuralisme, mais aussi l'ethnométhodologie, la théorie de la pratique est d'abord un moyen de dévoiler les relations entre les structures et les pratiques, puisque c'est bien cette relation qui, pour le sociologue, contribue à l'ordre établi (Bourdieu, 2000). Bourdieu cherche alors moins à produire une théorie des pratiques sociales, qu'à inclure la pratique dans un programme théorique de l'action sociale afin de comprendre « le mode de génération des pratiques » (Bourdieu, 2000, p. 257). Dans le programme latourien, et plus généralement celui de la théorie de l'acteur réseau, les pratiques sont bien plus un accès empirique qu'une focale pour la théorie. Ce sont elles qui donnent accès au monde social, parce qu'elles permettent, en suivant les acteurs au plus près, de retracer les associations hybrides d'humains et de non humains qui fondent l'ordre social. La pratique est donc avant tout une entrée heuristique qui permet de saisir le caractère distribué des agences [4] au sein du réseau, faisant de celui-ci un acteur réseau (Latour, 2006). Par conséquent, la théorie des pratiques se différencie fortement des travaux dont elle dit s'inspirer, tant sur un plan théorique qu'épistémologique, puisque la pratique n'y joue pas le même rôle dans l'oeuvre de théorisation. Par ailleurs, les théoriciens de la *practice theory* s'attachent peu à discuter la réconciliation de programmes qui restent sur le fond assez peu compatibles. Cette double référence aux travaux de Latour et à ceux de Bourdieu pourrait être une explication de la difficile intégration en France d'une approche fondée sur des programmes qui se sont construits en France très largement en opposition. Si cette plasticité de la théorie des pratiques a probablement favorisé sa diffusion dans le contexte anglo-saxon, elle constitue au contraire un frein à sa mobilisation par les chercheurs français du champ de la consommation, plus proches des filiations bourdieusiennes.

Née et formalisée au tournant des années 2000, la théorie des pratiques va connaître des développements dans deux domaines particuliers des sciences sociales, quasiment exclusivement en langue anglaise. L'un concerne celui de la sociologie des organisations (voir Schatzki (2005) pour une ouverture de la théorie des pratiques vers ce champ ; voir Feldman & Orlikowski (2011) pour une revue de la littérature). L'autre est celui de la consommation durable qui est plus directement au cœur de cette note critique. Ces deux domaines ont assez naturellement constitué des champs privilégiés pour le développement de la théorie des pratiques. En effet, l'organisation se prête particulièrement bien à l'examen de pratiques sociales dont il s'agit d'analyser les formes de diffusion ou de transition pour mieux les piloter et les encadrer. Dans le domaine plus particulier de la consommation durable (Holm, 2003 ; Evans, 2011b), la portée de la théorie des pratiques est fréquemment adossée à la volonté de dialoguer, souvent de manière très critique, avec une action publique à la recherche de dynamiques de changement, et trop peu encline à considérer l'inertie des pratiques à modifier (Warde, Southerton *et al.*, 2012). C'est bien là où la question de l'encadrement des pratiques se pose que ce courant théorique semble s'être le plus développé.

La théorie des pratiques : de l'analyse de la consommation à celle de la consommation durable

À partir du milieu des années 2000, un nombre croissant de travaux s'inscrivant dans le cadre d'une théorie des pratiques sont publiés par des chercheurs britanniques et scandinaves travaillant dans le champ de la sociologie de la consommation et notamment pour traiter des problématiques de la durabilité [5].

Ces chercheurs sont d'abord identifiables par les lieux institutionnels dans lesquels ils s'inscrivent. Le *Centre for Innovation and Competition* (cric) de l'Université de Manchester devient la plaque tournante de la petite communauté naissante de la théorie des pratiques appliquée à la consommation. Alan Warde en a été l'un des directeurs, il publie en 2005 un article qui reste aujourd'hui la pierre de touche du programme de la théorie des pratiques appliqué à la consommation (Warde, 2005). Le réseau de recherche Consommation (*Consumption Research Network*) de l'Association européenne de sociologie (esa) a également constitué, et continue de rester, un lieu important d'échanges et de discussions sur ces travaux. Rapidement, ce cadre de réflexion est appliqué aux problématiques liées à la durabilité et à l'usage des énergies ou à la consommation (Spaargaren, 2000 ; Røpke, 2009 ; GramHanssen, 2011). On le trouve également appliqué en géographie humaine pour des travaux sur le consumérisme politique (Barnett, Cloke *et al.*, 2010) ou sur les pratiques en matière de déchets (Gregson, Metcalfe *et al.*, 2009). Enfin, il est également mobilisé par des travaux qui s'intéressent plus largement à des pratiques de consommation ou de loisir, sans lien direct avec les questions de durabilité, mais qui permettent de tester les capacités de la théorie à équiper l'analyse d'une grande diversité de pratiques sociales (Shove & Pantzar, 2005), car le courant de la théorie des pratiques se positionne comme un dépassement des postures théoriques alors disponibles.

En 2005, Alan Warde (2005), dans un article destiné à fonder le programme d'une théorie des pratiques de consommation et cité par la très grande majorité des publications de ce courant, loue la capacité de ces propositions théoriques à n'être ni holistes ni individualistes. Reprenant la définition de la pratique sociale proposée par Reckwitz et mentionnée plus haut, il s'appuie également sur la distinction proposée par Schatzki entre pratique comme entité (la pratique identifiée par le sociologue) et pratique comme performance (les exemples effectivement observés) ce qui permet de considérer la diversité des mises en oeuvre des pratiques sociales susceptibles d'être analysées. La filiation avec ces deux auteurs reste déterminante, puisque les travaux autour de la théorie des pratiques reprendront quasi systématiquement les définitions fournies par Schatzki et Reckwitz, qui insistent sur les dimensions cognitives, normatives et matérielles des pratiques.

Cependant, au moment où ce courant se développe dans le champ de la consommation, il s'agit avant tout pour les chercheurs anglo-saxons de se positionner par rapport aux approches culturalistes. Ainsi, les publications d'Alan

Warde (2005) ou encore celles d'Elisabeth Shove (2010), aujourd'hui surtout connues pour leur volonté de remettre en cause les approches comportementalistes de la consommation, développées par les psychologues sociaux notamment, prennent d'abord position par rapport aux *cultural studies* qui constituent la référence dominante pour l'étude de la consommation en Angleterre. Warde ou Shove réfutent notamment l'idée d'un consommateur largement autonome, soucieux de construire son identité à travers ses pratiques de consommation. Dans ce modèle le consommateur n'aurait pas d'autre choix « que d'avoir le choix » selon l'expression que Warde emprunte à Giddens (1991, p. 80), c'est-à-dire d'être un individu souverain qui voit surtout dans la consommation le moyen de communiquer symboliquement avec son entourage. Comme le notent Bente Halkier, Tally Katz-Gerro et Lydia Martens (2011), c'est d'abord une critique de cette approche symbolique de la consommation qui va amener le groupe de recherche de l'esa sur la consommation à considérer que de nouvelles pistes doivent être identifiées.

Pour autant, un retour vers les approches structuralistes se présente comme peu satisfaisant. Les voies poststructuralistes d'une part et postmodernes d'autre part fournissent au contraire à ces travaux le moyen d'envisager de nouvelles ressources théoriques. Les travaux de Pierre Bourdieu, notamment dans *Esquisse d'une théorie de la pratique* (Bourdieu, 2000) puis *La distinction* (Bourdieu, 1979), sont identifiés par ces auteurs comme les éléments d'une théorie généralisée des pratiques sociales. Ils permettent à leurs yeux de conserver l'idée que les pratiques sociales se constituent dans l'expérience individuelle mais aussi en relation avec des mécanismes de structuration plus holistes. Cette référence reste toutefois limitée, elle apparaît en général au mieux dans les passages introductifs des articles, et aucun ne discute véritablement la question des compatibilités entre l'approche de Bourdieu et les objectifs d'analyse des pratiques développées dans les publications. Anthony Giddens constitue la seconde référence majeure. Les publications vont notamment reprendre l'idée, présente dans *La Constitution de la Société* (Giddens, 1984), selon laquelle l'analyse des faits sociaux contemporains nécessite une prise en compte des styles de vie et des pratiques qui leur sont associés. La théorie de la structuration sociale proposée par Giddens met en évidence la récurrence des activités sociales qui contribuent à cette structuration : les pratiques sociales sont reproduites dans le temps et l'espace permettant aux individus de développer des modèles de relations sociales. Pour les auteurs du courant de la théorie des pratiques et principalement Alan Warde, Giddens comme Bourdieu soulignent l'existence de mécanismes conduisant à la stabilisation des pratiques dans des structures sociales. Cette dimension de sédimentation des pratiques sera au coeur de la théorie des pratiques de consommation.

Malgré tout cette double filiation se veut également critique. Alan Warde reproche à Bourdieu comme à Giddens de faire un usage décevant de leur théorie des pratiques pour étudier la consommation (Warde, 2005). Il considère que Giddens développe une analyse trop volontariste de l'action individuelle. D'autres auteurs rejettent également l'approche symbolique et identitaire de la consommation encore trop présente chez Giddens (Røpke, 2009). Quant à Bourdieu, il lui est reproché d'osciller entre la notion de pratique et celle de praxis, c'est-à-dire entre théorie des pratiques, et théorie de la pratique en général. Par ailleurs, Warde regrette que Bourdieu se soit plus intéressé à la relation entre l'habitus et le capital qu'à approfondir sa théorie de la pratique.

L'examen des problématiques de consommation durable, qui s'imposent aux chercheurs anglo-saxons sous l'effet de développement de politiques publiques de développement durable, va donner à la théorie des pratiques un essor important. Les chercheurs y voient alors des ressources théoriques susceptibles de dépasser ce qu'ils considèrent comme une impasse dans les analyses de la consommation durable. La psychologie et l'économie, dont les épistémologies partagent de nombreux points communs avec les sciences de l'environnement qui structurent initialement le champ de la consommation durable, fournissent les théories sociales dominantes. Les travaux, aux visées souvent prescriptives, tendent à proposer des modèles pour réorienter les comportements des consommateurs qui suggèrent à l'action publique de jouer sur la rationalité instrumentale des individus, qu'elle soit de nature économique (en orientant les comportements par l'incitation économique) ou psychologique (en orientant les comportements par des stimuli et des formes de récompenses sociales, comme le font les « *nudges* verts [6] »). La sociologie y est parfois mobilisée de façon relativement instrumentale, en permettant par exemple d'identifier les liens entre caractéristiques sociodémographiques et propension à adopter des comportements attendus.

Ces travaux reposant sur l'hypothèse d'individus rationnels retiennent aujourd'hui très majoritairement l'attention de nombreux experts et des pouvoirs publics ayant la charge des politiques de consommation durable dans la plupart des pays occidentaux et notamment anglo-saxons. Dans un article volontairement provocant, Elizabeth Shove, autre figure de proue du courant de la théorie des pratiques, souligne que ces perspectives rendent très mal compte des obstacles à la conversion des comportements des consommateurs (Shove, 2010), car elles supposent qu'un changement de pratique relève d'un choix individuel, lui-même adossé à des valeurs et des comportements dont il s'agit de modifier les déterminants. Ce modèle, qu'elle qualifie de modèle ABC (pour *AttitudeBehaviourChoice*) est basé sur les théories du comportement planifié développées en psychologie, mais aussi sur une conception rationnelle du choix, telle qu'elle prévaut en économie. La culture, les normes sociales ou encore les habitudes n'interviennent que comme des éléments de contexte susceptibles de faciliter ou, bien souvent, d'entraver, des évolutions. La théorie de la transition et la théorie des pratiques sont présentées par Shove comme les alternatives capables de prendre en compte au contraire le rôle de ces dimensions collectives dans le changement. Les théories de la transition qui regroupent un ensemble assez hétérogène de travaux, montrent que le changement ne relève pas des capacités de l'action publique à éclairer ou inciter les individus, mais plutôt de démarches multiples des acteurs sociaux pour remettre en cause les règles du jeu, construire de nouvelles conventions et normes sociales, mais aussi de nouveaux marchés, de nouvelles infrastructures et de nouvelles attentes.

C'est probablement dans ce dialogue qu'elle entretient avec l'action publique que la théorie des pratiques apparaît aujourd'hui comme la plus percutante, au sens où elle fournit aux sociologues, et c'est aussi vrai en France, des arguments forts pour tenter de faire valoir la spécificité des pratiques de consommation que l'État cherche aujourd'hui à modifier par des dispositifs presque exclusivement incitatifs. Outre la critique virulente que Shove adresse aux approches dominantes et comportementalistes de la consommation durable, et qui sera souvent reprise dans d'autres publications, l'un des apports principaux de la sociologue sera de rapprocher les travaux de la *practice theory* de ceux des *science and technology studies* dont elle est elle-même issue. Dans le cadre de travaux qu'elle a menés avec Pantzar (Shove & Pantzar, 2005) (voir encadré 1), en droite ligne des définitions proposées par Schatzki et Rekwitz, elle analyse le rôle joué par les infrastructures et les objets dans le développement, la stabilisation et la diffusion de la pratique de la marche nordique. Elle inscrit alors résolument la théorie des pratiques dans une filiation avec le courant anglais de l'*actornetwork theory* [7] qui autour de John Law (1991), s'attache à considérer le monde social à travers les arrangements hétérogènes humains et matériels qui les composent.

Nous avons retracé la généalogie du courant de la théorie des pratiques afin de mieux comprendre comment il se positionne dans le champ des travaux sur la consommation et notamment de la consommation durable. Nous revenons à présent sur les déplacements que ces propositions opèrent. Si certaines sont des contributions originales et intéressantes à l'étude de la consommation durable, elles ne sont pas sans comporter toutefois d'importantes limites tant sur le plan théorique que méthodologique.

Les déplacements théoriques et méthodologiques opérés par la théorie des pratiques

Nous avons vu dans les développements précédents que la théorie des pratiques se constituait comme un courant aux filiations particulièrement hétéroclites, dont les incompatibilités n'ont pas nécessairement été pensées ou théorisées. Par ailleurs, son développement dans le domaine de la consommation durable apparaît plus particulièrement lié à la volonté de s'opposer aux théories concurrentes qui dominent le champ. Ces lignes de front ont aussi très certainement été des lignes de fuite de l'approche qui, malgré l'intérêt qu'elle représente pour l'étude de la consommation, n'a pas totalement vissé les conditions de sa mise en oeuvre empirique.

Tout d'abord en dépit d'une référence définitionnelle commune, les pratiques sociales ne font pas l'objet d'une caractérisation unifiée. La théorie des pratiques définit ces dernières comme un ensemble d'actes, de paroles et

d'objets ou, comme l'indique Shove, d'infrastructures, qui sont coordonnés (Shove, 2003). Les différents travaux, tous inspirés de la définition proposée par Reckwitz que nous citons plus haut, varient pourtant dans l'usage qu'ils en font : les pratiques doivent être parfois restituées à travers les éléments matériels, cognitifs ou langagiers qui les composent (appelées « entités »), d'autre fois à travers les éléments qui permettent l'intégration de ces différentes « entités » qui semblent d'avantage constituer le cœur de l'analyse. Alan Warde (2005) propose notamment de considérer cette intégration sous trois angles principaux : les significations, les procédures et les engagements. Elisabeth Shove et Mika Pantzar (2005) proposent quant à eux de prendre en compte le rôle des dispositifs matériels, des significations et des compétences dans l'intégration des pratiques. Ces éléments d'intégration, identifiés par les chercheurs, jouent un rôle important car ce sont eux qui vont permettre à la pratique sociale de se perpétuer, de se reproduire dans le temps, mais aussi de changer, d'évoluer.

Cette indétermination théorique ne fait pas que laisser dans le flou ce qui constitue, sur le plan théorique, une pratique, elle a aussi des répercussions empiriques puisque ce sont les éléments d'intégration qui permettent empiriquement de repérer une pratique sociale. Dans le flot continu d'activités qui rythme l'action sociale, la théorie des pratiques veut identifier des ensembles, des blocs d'activités pour lesquels la coordination et les interdépendances sont très fortes (Røpke, 2009). Ces spécificités font alors de certains cas empiriques des exemples canoniques de pratiques pouvant être étudiées : c'est le cas de la conduite automobile, de l'alimentation ou encore de pratiques sportives ou de loisirs. La grande originalité de la théorie des pratiques, qui n'est pas sans difficulté de mise en oeuvre, consiste alors à déplacer le regard depuis l'observation des acteurs, vers celui des pratiques.

Un déplacement de l'entrée empirique : une entrée par les pratiques et non par les individus

Parce que la théorie des pratiques s'est constituée contre les approches concurrentes en sociologie de la consommation, elle refuse de choisir entre une entrée par les structures ou les normes et une entrée par les individus ou l'agence. Les pratiques sociales, considérées comme le lieu de formation du social, sont alors à la fois les unités ontologiques de base pour l'analyse (Røpke, 2009) et les entrées empiriques.

Cela a plusieurs conséquences. Tout d'abord cette approche de la consommation rompt avec le principe de centrer l'analyse sur les individus. En passant d'une analyse de « l'avoir », à celle du « faire » elle oblige à déconstruire une consommation au travers d'une série de pratiques sociales, ou à réduire la consommation à un moment d'une pratique sociale. La relation entre pratique et consommation s'inverse entre ce qui constitue le tout et ce qui constitue la partie. Warde explique que faire du tourisme, aller au travail, pratiquer un sport mécanique sont des formes de la pratique automobile qui ne supposent des pratiques de consommation qu'à certains moments, lorsque l'on achète une voiture ou de l'essence par exemple : « C'est le fait de s'engager dans une pratique, plutôt qu'une quelconque décision personnelle sur la conduite à tenir, qui explique la nature et le processus de la consommation [8] » (Warde, 2005). Pour autant, certaines notions, devenues classiques pour la sociologie de la consommation, comme le caractère statutaire, peuvent être conservées : certaines pratiques sociales pouvant être considérées comme statutaires. Enfin, faire passer la pratique au premier plan, et par conséquent l'individu au second, déplace également l'agence (*agency*), au sens de capacité d'action, qui vient alors de la pratique (comme agencement d'individus, de compétences et d'objets) plutôt que des individus. Les figures de consommateur ou même de l'utilisateur ne suffisent pas à rendre compte de l'identité sociale qui se trouve au cœur de l'analyse des pratiques. Shove et Pantzar (2005) proposent d'utiliser le terme de « *practitioner* » dont les traductions de « praticien » ou « pratiquant » ne rendent compte qu'assez imparfaitement. De la sorte, on ne raisonne plus en termes d'adoption - comment des individus adoptent des pratiques ? - mais en termes de recrutement : pour analyser comment des pratiques « recrutent » de nouveaux adeptes. De même, Alan Warde note que ce ne sont pas les individus qui sont à l'origine des désirs, mais bien les pratiques sociales qui créent des besoins et des désirs.

Ce déplacement de l'entité observée, depuis les individus vers les pratiques, a des vertus heuristiques importantes pour la théorie des pratiques, puisqu'elle va permettre de comprendre à partir des spécificités des pratiques

elles-mêmes, comment celles-ci se stabilisent, se diffusent et se transforment. Cependant, cette option n'est pas sans poser d'importants problèmes méthodologiques et théoriques que le courant n'a pour le moment pas véritablement résolus.

Sur le plan méthodologique, cela suppose d'identifier ce qui constituera l'espace d'observation, à savoir la pratique étudiée. Rares sont en effet les travaux qui s'attachent à expliciter les démarches méthodologiques. Dans un numéro spécial du *Journal of Consumer Culture* de 2011 consacré à la théorie des pratiques, Halkier *et al.* (2011) indiquent qu'analyser une pratique conduit à porter l'attention sur l'environnement matériel ainsi que sur la connaissance tacite et formulée que les « practitioners » incorporent, et enfin sur leur rôle dans le processus de création des interactions, de la continuité et de la réalité. Mais ces éléments restent finalement assez vagues : comment décide-t-on qu'on a identifié cette connaissance et ces dispositifs ? Plus largement, se pose aussi la question de la délimitation de ce qui constitue la pratique étudiée, ou encore du découpage qu'il convient d'opérer entre les pratiques, par exemple si « cuisiner » est une pratique, quel est le statut des autres activités que cuisiner nécessite, par exemple suivre une recette ou éplucher les légumes (Plessz et Gojard, 2012) ? Symétriquement, la consommation de légumes apparaît comme une pratique qui dépasse largement les activités liées à la cuisine, mais englobe aussi des éléments de connaissance sur les pratiques en matière de santé, voire des conduites normées socialement (Plessz, 2013 ; Plessz & Gojard, 2013). Theodore Schatzki (1996) suggère de distinguer entre des pratiques « dispersées » (*dispersed*) et des pratiques « intégratrices » (*integrative*). Les dernières seraient composées de plusieurs « pratiques dispersées » orientées vers un but « téléoaffectif » commun. Toutefois, si cette distinction est mentionnée par Warde (2005), nous ne l'avons vue mise en oeuvre dans aucun article que nous ayons consulté. Plus récemment, Warde (2013) se demandant « *what sort of practice is eating ?* » explique qu'il avait renoncé à utiliser « manger » comme exemple de pratique dans son article de 2005, se rabattant sur la pratique des « déplacements motorisés » qui lui paraissait plus simple. La catégorie de *compound practice* qu'il propose alors témoigne des difficultés que l'on rencontre à appliquer les définitions et caractérisations théoriques des pratiques à des cas concrets : dès qu'on attrape empiriquement une pratique par un aspect, elle semble irrémédiablement s'effiloche de façon inépuisable. Bref, si l'on trouve au sein de cette littérature quelques pistes pour spécifier les aspects méthodologiques de la démarche, peu de publications donnent des indications claires et convaincantes pour identifier, délimiter et caractériser une pratique sur le plan empirique.

Sur le plan théorique, les problèmes viennent de ce que l'agence, comme nous l'avons suggéré plus haut, n'est plus confiée aux individus, ni même à des structures sociales, mais bien aux pratiques elles-mêmes, qui sont susceptibles de recruter leurs participants. On voit de ce point de vue qu'il s'agit là aussi d'une autre divergence forte avec la théorie de la pratique telle qu'elle est proposée par Bourdieu pour lequel il s'agit surtout de comprendre comment les pratiques viennent aux acteurs sociaux. La théorie des pratiques veut au contraire plutôt tenter de rendre compte de la façon dont les individus sont captés par des pratiques. Mais à ce stade, les travaux publiés en disent encore assez peu sur cette question : comment des pratiques parviennent-elles à recruter des acteurs de plus en plus nombreux ? Les éléments les plus convaincants sont pour le moment fournis par les approches, telles celles d'Elizabeth Shove, fortement inspirées par la sociologie des sciences, qui vont plutôt distribuer les capacités d'action entre des systèmes techniques et des acteurs pour rendre compte de la diffusion de plus en plus large de pratiques, comme l'usage de la climatisation ou celui des machines à laver. Pourtant, cette question est centrale puisqu'elle nourrit l'un des objectifs de la théorie des pratiques, à savoir rendre compte de la diffusion des pratiques et donc des dynamiques de stabilité et de changement.

Les questions de la stabilité et du changement au coeur de l'analyse

Analyser la stabilité et le changement apparaît comme le défi majeur du courant de la théorie des pratiques. C'est en effet sur cette question que certains auteurs, et notamment Elizabeth Shove, entendent représenter une alternative convaincante aux travaux qui conçoivent les comportements comme découlant de choix individuels, et qui sont en général qualifiés d'approches behaviouristes. La théorie des pratiques va au contraire insister sur tout ce qui fait obstacle au changement, en suggérant l'inertie des pratiques sociales liées à leur forte inscription dans des

dispositifs matériels, des savoirs, des significations et des activités qui les stabilisent dans le temps. Pourtant, les réponses qu'apportent les travaux appartenant à ce courant restent encore très théoriques et leur mise en oeuvre empirique est pour le moment à la fois hétéroclite et décevante, éparpillée dans de nombreuses études de cas, souvent riches, mais qui n'empruntent pas toujours les mêmes voies.

Sur la question de la stabilisation, la théorie des pratiques met en évidence le rôle de mécanismes tels que les apprentissages et les expériences passées qui permettent aux pratiques de se reproduire chez les individus. Inge Røpke mobilise la notion de dépendance de chemin qui non seulement aborde la question de la stabilisation mais aussi permet d'expliquer l'orientation de certaines activités (Røpke, 2009). Les pratiques sociales suivent alors des trajectoires qu'il devrait être possible de retracer empiriquement ; elles peuvent aussi comme l'indique Warde donner lieu à des arrangements institutionnels : à travers par exemple l'organisation des ménages, les formes de l'échange ou encore les traditions culturelles (Warde, 2005). Il prend l'exemple de la pratique automobile, telle qu'elle a été étudiée par Sean O'Connell (1998). Ce dernier montre que la pratique automobile s'est développée progressivement comme le mode de transport dominant en Angleterre sous l'effet de l'influence politique des premières associations d'automobilistes qui participèrent à la définition de la régulation du trafic et des infrastructures routières. Cependant, cet exemple, qui reste une relecture par la théorie des pratiques d'une étude menée dans un cadre différent, est finalement assez peu représentatif des raisonnements qui sont tenus par les chercheurs du courant de la théorie des pratiques qui vont mettre au jour, plus que les mécanismes institutionnels et les réseaux, le rôle de la routinisation des pratiques dans leur diffusion. Ainsi, les dimensions de régulation qui, chez O'Connell jouent un rôle important dans la stabilisation de la pratique automobile, sont relativement peu présentes dans les travaux de la théorie des pratiques, à l'exception peut-être des travaux que Shove a pu consacrer à la standardisation de l'éclairage ou du chauffage. La stabilisation est plus souvent renvoyée à la production de conventions et de règles collectives. Par ailleurs, les dimensions purement sociales de la stabilisation, sans être exclues, sont traitées de manière assez incidente, Warde mentionne ainsi que l'accès aux pratiques peut rester stratifié, des groupes dominants pouvant exclure d'autres groupes de l'accès à certaines pratiques en conditionnant la mise en oeuvre de celle-ci à des ressources, dont l'accès est contrôlé. Selon lui, l'enrôlement ou l'engagement dans certaines pratiques peut aussi se faire via des mécanismes de socialisation dans l'enfance ou dans des groupes associatifs. Malgré tout, ces propositions demandent encore à être spécifiées et éprouvées dans des travaux plus empiriques.

La question du changement, quant à elle, est traitée à partir des capacités des acteurs à s'adapter, à improviser et à expérimenter. Ces changements semblent donc résulter à la fois de causes endogènes, une sorte d'évolution de la pratique, et de causes exogènes, liées aux contextes spécifiques. Mais la question reste peu explorée, probablement parce qu'elle pose de véritables problèmes méthodologiques, comme le souligne Røpke (2009). Ces difficultés sont à la fois lourdes et plurielles : il s'agit de savoir comment isoler empiriquement une pratique, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, mais aussi comment statuer sur sa généalogie, son évolution, enfin comment traiter la variation interindividuelle des pratiques ?

Parmi les travaux s'inscrivant dans la théorie des pratiques, l'analyse de la diffusion de la pratique de la marche nordique proposée par Shove et Pantzar (2005) constitue aujourd'hui une référence un peu canonique dans le champ (voir encadré 1). Pour ces auteurs, une pratique résulte de l'intégration nouvelle à la fois d'une signification sociale, de matériel et d'objets et de compétences. La dynamique provient de l'évolution de ces composants dits « intégrateurs », mais aussi de leur importation depuis d'autres pratiques. On voit alors que les ressorts de la diffusion sont assez proches du rôle que la sociologie des sciences accorde aux réseaux sociotechniques.

Suivant cette perspective, Magaouda (2011), à partir de l'étude de la manière dont l'introduction de la musique numérique change les pratiques, utilise la notion de « circuit de pratiques », afin de rendre compte des transformations dans les connexions entre les objets, les significations et les actes qui caractérisent la façon dont les pratiques sont créées, stabilisées et transformées. L'introduction de l'iPod produit de nouvelles significations et valeurs, mais le fait d'introduire une nouvelle technologie dans une pratique existante affecte aussi d'autres pratiques. On retrouve cette idée dans l'analyse de la mise en place de nouvelles solutions pour diminuer les

déchets des salariés d'une entreprise : leur introduction va avoir des impacts sur d'autres pratiques comme les activités d'entretien ou de sécurité dans les locaux (Gram-Hanssen, 2011). De même, l'analyse du changement des pratiques alimentaires doit prendre en compte non seulement l'efficacité des campagnes d'information nutritionnelle mais aussi la manière dont l'alimentation est encadrée dans des pratiques sociales et des relations quotidiennes (Halkier & Jensen, 2011). Ces travaux tendent à mettre en résonance les pratiques entre elles, qui se trouvent connectées par des objets, des significations, voire des relations sociales.

Ces différentes études de cas suggèrent toute la richesse potentielle du courant de la théorie des pratiques pour l'analyse tant de la stabilisation que des évolutions de ces pratiques. Dans le même temps, chacune semble introduire un nouveau ressort pour rendre compte de ces dynamiques : on y perçoit le rôle des technologies, la construction de significations, le développement de ressources prescriptives (issues de l'action publique et du monde marchand), des effets de régulation. Différentes notions sont proposées, comme celles de « carrière de pratiques » ou de « circuits de pratiques », dont les propriétés heuristiques sont loin d'être dénuées d'intérêt, puisqu'on peut imaginer à partir d'elles, tracer les évolutions des pratiques sociales. Mais tout en enrichissant ce courant d'études empiriques diverses, ces travaux ne permettent pas encore de doter la théorie des pratiques d'une armature théorique et méthodologique totalement convaincante pour expliquer le développement, la stabilisation et la diffusion d'une pratique sociale. Il nous semble notamment nécessaire de considérer, davantage que ne le fait la théorie des pratiques, celles-ci sous l'angle de l'encadrement dont elles font l'objet. Aujourd'hui, aussi bien les pouvoirs publics, que les entreprises ou les mouvements sociaux (Dubuisson-Quellier, 2013) s'attachent à prescrire aux consommateurs de nouvelles pratiques de consommation répondant à des objectifs de durabilité. La théorie des pratiques pourrait alors fournir des ressources théoriques et méthodologiques permettant de comprendre comment les pratiques de consommation sont susceptibles d'évoluer ou au contraire de résister aux tentatives de gouvernement qui pèsent sur elles. À cet effet, trois notions proposées par la théorie des pratiques nous semblent devoir apporter des éclairages intéressants : la routine, le temps et l'infrastructure.

Encadré 1 : Un exemple canonique de l'analyse empirique d'une pratique : le développement contrasté de la marche nordique en Finlande et en Angleterre (Shove & Pantzar, 2005)

La marche nordique, qui consiste à marcher à bonne allure dans la nature, avec des bâtons, existe depuis très longtemps. Mais c'est une pratique qui s'est développée fortement en Finlande sous l'effet d'une double évolution de cette activité, qui, d'une part, a rompu avec tout objectif de performance sportive, et d'autre part a construit des liens forts avec la « nature » et le « bien-être ». C'est l'établissement des relations entre le matériel réduit mais sophistiqué (une paire de bâtons et des chaussures adaptées), la signification de cette activité (le rapport à la nature) et des compétences (une aptitude à la marche soutenue) qui ont présidé au développement de cette pratique. À mesure que des individus pratiquent la marche nordique, créent des associations, des savoir-faire, des manuels d'instruction et des équipements, la pratique devient moins « étrange », elle se banalise. En Finlande, elle a notamment bénéficié du soutien des réseaux denses de la communauté sportive finlandaise. Ces réseaux ont fait circuler en Finlande les significations (celle d'une activité de plein air, bonne pour la santé et non d'un sport), le matériel et les compétences. L'étude montre qu'en Angleterre au contraire, la pratique ne bénéficiant pas de tels réseaux, est restée plus confidentielle.

Trois notions clés : le temps, la routine et l'infrastructure

En dehors du texte programmatique de Warde (2005), les travaux du courant de la théorie des pratiques sont plutôt empiriques. Ils constituent soit des études de cas, soit des focalisations spécifiques sur de petits échantillons et avec

des dispositifs d'observation très ethnographiques, comme les travaux de Stefan Wahlen sur les routines de consommation (2011), Southerton (2006) sur les pratiques domestiques ou encore ceux de David Evans (2011a) sur les pratiques face aux déchets alimentaires (*food waste*). Si la généralisation semble difficile, ces travaux ont cependant l'intérêt de mettre en exergue le rôle du temps, des routines et des infrastructures dans la structuration des pratiques sociales. Nous voudrions revenir sur les perspectives que ces résultats peuvent offrir pour l'analyse de la consommation durable.

Le temps et les rythmes sociaux

Le temps semble être une composante clé de la théorie des pratiques. Il concentre notamment l'attention de travaux empiriques qui vont tenter d'analyser les rythmes sociaux, la routinisation, la coordination et l'organisation temporelle des pratiques.

Le temps a notamment été au cœur d'une exploration systématique de la vie quotidienne dans un ouvrage collectif dirigé par Shove, Trentmann et Wilk (2009) avec des références explicites aux travaux d'Henri Lefèbvre (1947). La particularité de ces approches est de saisir le rapport entre consommation et rythme social dans un sens qui n'est pas celui du temps comme ressource, mais de la contribution des pratiques domestiques à la fabrique du temps. Pour les auteurs, les activités configurent et reproduisent la texture temporelle du quotidien, notamment parce que ces pratiques, liées à la consommation, sont fondées sur des routines. L'analyse se propose alors de saisir comment les temporalités des différentes pratiques évoluent ensemble et se recoupent, comment les cadres temporels et spatiaux sont reproduits au quotidien selon des routines, comment la culture matérielle guide la production et la consommation du temps. Les questions de la coordination, mais aussi de la concurrence entre pratiques, entre routines, peuvent alors devenir centrales pour prendre en compte la dimension temporelle des pratiques de consommation et des pratiques domestiques.

L'étude de Dale Southerton (2006) sur l'organisation temporelle de la vie quotidienne illustre cette démarche. Le sociologue britannique étudie la manière dont les exigences pesant sur les différentes pratiques quotidiennes non liées au travail (professionnel et domestique) ont un impact sur l'organisation temporelle de la journée, en considérant notamment le fait que ces pratiques sont aussi gouvernées par des normes variant selon les groupes sociaux. L'étude est basée sur des entretiens conduits auprès de vingt ménages dans la banlieue de Bristol, dont les âges et les situations familiales varient. Les répondants ont été contactés par courrier et recrutés parmi les résidents de la rue la plus chère et de la rue la moins chère de la ville. L'enquêteur demandait aux individus de revenir sur la semaine précédente pour décrire l'organisation de leur temps. Il s'agissait notamment de distribuer les activités selon cinq dimensions temporelles reprises de l'étude de Gary Fine (1996) : la périodicité, le rythme, la synchronisation, la durée, la séquence (moments dédiés ou opportuns).

L'analyse fait apparaître un ordre de priorité des pratiques qui va avoir un effet déterminant sur la structuration du temps. Les individus « remplissent » leur quotidien d'abord avec des pratiques fixes nécessitant la participation d'autres personnes (repas en famille, activités culturelles extrascolaires des enfants...). Puis apparaissent des pratiques dont le positionnement est plus malléable, mais qui demandent une allocation au sein d'une séquence de pratiques interconnectées (faire les courses alimentaires doit respecter les horaires des magasins et une certaine périodicité). Enfin viennent des pratiques qui sont des « *time fillers* », glissées dans les interstices de l'emploi du temps, quand une séquence de pratiques laisse des vides (lire ses mails est une activité typique de ce registre). On voit alors que ces priorités sont moins déterminées par l'urgence que par les exigences de coordination auxquelles les activités souscrivent. Il s'agit là d'un résultat important pour comprendre les obstacles aux modifications des pratiques de consommation, qui renvoient ici à leur forte inscription dans les réseaux de sociabilité allant de la famille aux cercles de connaissances plus larges (Plessz *et al.*, 2014 à paraître).

Puis Southerton, sans toutefois recourir à des méthodes quantitatives, cherche à identifier l'effet de l'âge, du genre

et de la position dans le cycle de vie. L'effet du genre est fort : les mères, qu'elles travaillent ou non, décrivent leur temps comme fortement structuré par des activités fixes, assez lourdes, liées aux tâches domestiques et aux activités des enfants. Même lorsque les hommes disent s'occuper de leurs enfants, et que leur femme partage ce point de vue, leur organisation temporelle ne dépend pas autant des activités liées aux enfants que celle des femmes. Les ressources culturelles (ici le capital scolaire), jouent quant à elles, un rôle différent : les moins diplômés ont des pratiques fixées dans la journée ou la semaine, ils font une chose à la fois, ce qui rend leur emploi du temps prévisible et facilite la coordination avec leurs proches. Au contraire dans les classes moyennes et supérieures éduquées, les pratiques sont plus variées, plus « omnivores », et une modalité d'engagement différente se dessine, qui repose sur la réalisation de soi (notion de *selfactualization*, empruntée à Lamont, 1992), en recherchant à améliorer des connaissances ou à réaliser une performance (« travailler son revers », « essayer d'améliorer son temps à vélo » par exemple). Ces résultats font écho à des travaux bien connus sur les activités hors travail, notamment des milieux populaires (Weber, 2009), ils ont surtout l'intérêt de mettre en évidence la très forte inertie des pratiques sociales qui renvoient à des formes de priorités temporelles, elles aussi largement structurées socialement.

David Evans a proposé, quant à lui, une étude des pratiques en matière de gestion des restes alimentaires qui s'intéresse également aux rythmes sociaux (Evans, 2011a). Il a conduit une enquête auprès de dix-neuf ménages choisis dans des rues de son quartier supposées offrir une diversité sociale et mené des entretiens portant sur la manière dont les ménages planifient et achètent leurs aliments, comment ils les préparent, les consomment, comment ils les stockent et comment ils s'en débarrassent. La méthode combine aussi des phases d'observation, notamment en accompagnant les acteurs quand ils font leurs courses, rangent leurs réfrigérateurs, dînent ou préparent leurs repas. L'un des résultats de l'étude met au jour le rôle des rythmes quotidiens dans la production domestique de déchets. Une partie de cette dernière est liée au fait que le rythme de la vie quotidienne ne coïncide pas toujours avec les temporalités des aliments, la manière dont ils se conservent, se préparent, se stockent. Ainsi, une célibataire enquêtée qui se déplace beaucoup n'est pas toujours en mesure de faire des courses régulièrement ou même de se souvenir de ce qu'il reste dans son réfrigérateur, elle jette alors beaucoup d'aliments qui se sont périmés ou qu'elle n'a plus envie de manger. Elle trouve aussi que les portions proposées par les fabricants sont peu adaptées aux célibataires et l'obligent à jeter de la nourriture achetée en excédent pour cette raison. David Evans remet alors en question l'idée d'une « société du gâchis » (*waste society*), portée par certains mouvements critiques postmarxistes, selon lesquels les individus jetteraient facilement et sans culpabilité beaucoup de nourriture. Il y décrit au contraire des individus, fortement culpabilisés, aux prises avec de multiples contraintes de temps et de coordination, qui ne parviennent pas à optimiser leurs approvisionnements et leur rythme de consommation. Ces résultats suggèrent que les mécanismes incitatifs ne seront que peu efficaces pour réguler la production de déchets, si l'on ne prend pas en compte les systèmes de contraintes dans lesquelles les pratiques alimentaires sont insérées. On voit à nouveau que c'est dans le dialogue avec l'action publique que ce courant cherche à s'affirmer.

En résumé, ces travaux permettent de saisir les dimensions temporelles des pratiques sociales, en rendant compte de la manière dont les contraintes de coordination structurent les rythmes, font de certaines activités des points fixes non négociables. Au-delà du caractère simplement subjectif de la notion du temps (plus ou moins accéléré, plus ou moins stressant), il faut aussi prendre en compte la maîtrise qu'ont les individus de l'organisation de leur temps. Les temps sont plus ou moins contraints en fonction des nécessités de coordination qui s'imposent à eux, mais aussi en fonction de certaines normes sociales qui vont rendre acceptable, ou parfois même requérir, le fait de passer plus de temps sur certaines activités que sur d'autres. Ces normes sont fortement structurées par des effets d'âge, de position dans le cycle de vie, de genre ou de classe. Les pratiques peuvent aussi entrer en concurrence les unes avec les autres, dans des espaces de temps. Il en ressort, comme l'indiquent Røpke (2009) ou Shove *et al.* (2009) que ce sont les pratiques qui façonnent le temps, plutôt que l'inverse, notamment en raison de leur dimension routinière. Il s'agit nous semble-t-il d'un résultat original dont la portée est potentiellement importante pour l'analyse de la consommation.

La routine

La notion de routine est centrale dès la fin des années 1990 dans les travaux de ce courant qui reste très proche de la sociologie de Giddens : « habitude, routine, contraintes, etc. : c'est dans ces termes que la consommation ordinaire se comprend le mieux. Ceci revient à reconnaître la nature conventionnelle de la consommation » (Randles & Warde, 2006, p. 226, cité par Halkier, KatzGerro & Martens, 2011 [9]). Pour Halkier et ses collègues, on doit à Reckwitz d'avoir placé le caractère routinier des pratiques au centre de l'analyse. L'attention portée aux systèmes techniques et une définition large de l'agence sont liées à l'intérêt que Reckwitz porte aux travaux de Latour. Le principe d'une capacité d'action distribuée entre des objets et des individus fournit en effet des pistes permettant de restituer ce que les actions humaines en routine doivent à l'existence de dispositifs matériels sur lesquels les acteurs peuvent s'appuyer pour stabiliser leurs actions (Dubuisson, 1998).

Cette idée est notamment, dans certains travaux de la *practice theory*, associée à celle de *path dependency* qui traduit la façon dont l'engagement des individus dans des pratiques produit des sédimentations et des irréversibilités qui stabilisent les pratiques d'un individu ou de groupes d'individus coordonnés. Comme l'indique Røpke, les expériences accumulées des individus, comme le fait de retrouver le même groupe d'amis une fois par mois, de commander des pizzas tous les vendredis soirs, ou encore d'emmener les enfants au parc le samedi après-midi, influencent l'engagement des individus dans leurs pratiques quotidiennes, transformant du temps non contraint en temps contraint. Les pratiques quotidiennes au coeur des activités domestiques ou de consommation sont particulièrement récurrentes. Elles sont donc susceptibles d'enclencher ces formes de routinisation.

La routinisation a deux implications importantes pour analyser les problématiques de consommation. Premièrement, il devient difficile de rendre compte des activités de consommation sous l'angle d'une rationalité des pratiques. Dans la mesure où celles-ci traduisent une sédimentation d'expériences qui tend progressivement à combiner des champs de contraintes variables (coordination, temps, ressources matérielles, compétences, normes, etc.), elles ne souscrivent jamais à une seule forme de rationalité. Un tel constat tend à rendre difficilement opératoires des actions sur les pratiques qui mobiliseraient un principe unique de rationalité (ex : rationalité économique). La deuxième implication concerne la faible réflexivité qui caractérise les pratiques, précisément dès lors qu'elles sont fortement routinisées. On aurait cependant tort de considérer que cette routinisation se fait au dépend de l'individu qui y perdrait son libre arbitre. Il importe au contraire de saisir cette mise en routine comme une démarche d'allègement de la charge mentale qui évite de « recalculer » en permanence les options, comme on peut le voir dans l'activité de courses (Dubuisson-Quellier, 2006). L'abandon de la réflexivité n'est donc ni contraint, ni subi, il procède d'une délégation de la charge de l'action à une partie des dispositifs disponibles ou créés (comme faire une liste de courses, stabiliser des menus dans la semaine, placer une activité domestique au même moment chaque semaine). La routinisation peut aussi être un moyen de stabiliser des pratiques prescrites. Les travaux de Wahlen (2011) sur l'étude des activités domestiques d'une femme pendant vingt ans montrent que la routinisation des pratiques n'empêche pas leur évolution même si elle suspend une partie de la réflexivité qui s'exerce sur elles.

Encadré 2 : Whalen : la routine, entre stabilité et changement

Wahlen (2011), fortement inspiré par la théorie de la structuration de Giddens, défend l'idée que les routines structurent le quotidien. Il reprend l'idée de pratiques sociales faites de la concaténation d'activités corporelles et mentales, d'objets, et de significations collectives. Pour lui, la pratique domestique est un ensemble de routines banales. Mais cette notion de routine reste à ses yeux insuffisamment théorisée. Il en propose une approche à partir du dépouillement du journal tenu par une femme habitant dans la banlieue rurale d'une ville de 100 000 habitants en Allemagne entre les années 1970 et les années 1990, alors qu'elle avait entre 50 et 70 ans. Cette femme est mariée et a des enfants, elle a consigné dans son journal l'ensemble des événements quotidiens, à la fois les tâches ménagères (les repas du week-end, les lessives), les vacances, les achats d'équipements, les moments sociaux et de convivialité, l'organisation des courses (supposant de la coordination, car la femme ne conduit pas), les distractions (aller à la piscine). L'analyse de ce journal fait apparaître de fortes constances pendant ces vingt années, mais aussi des changements. Mais la femme ne semble consciente ni des unes, ni des autres. Les routines sont notamment très fortement structurées par les saisons qui vont avoir une influence forte sur les produits disponibles, les achats (les soldes), les moments sociaux et conviviaux (fêtes) et l'organisation de certaines activités (l'hiver le linge sèche plus lentement, le printemps est le moment des grands ménages, l'été il faut faire des conserves). Les changements quant à eux apparaissent à travers l'introduction exogène de nouvelles ressources : des idées de repas (les lasagnes), des équipements (un fer à repasser), des vacances, de nouvelles pratiques sociales (les barbecues). Wahlen montre alors que même si la réflexivité de la femme vis-à-vis de ses pratiques reste faible, cela n'empêche nullement les routines d'évoluer.

La notion de routine est également mobilisée par Evans dans son étude sur les pratiques en matière de déchets mentionnée plus haut (Evans, 2011a). Il y voit l'un des facteurs pouvant conduire à un approvisionnement excessif : une mère de famille va ainsi avoir une double stratégie d'approvisionnement lorsqu'elle fait ses courses hebdomadaires. Elle cherche à acheter des produits conformes aux normes nutritionnelles qu'elle a intégrées, mais elle prévoit aussi des produits qui le sont moins mais qui peuvent faire plaisir à tous et assurer une certaine paix familiale au moment du repas. Ces pratiques routinières la conduisent souvent à acheter en excédent et à jeter des produits, souvent des légumes, bien malgré elle. Pourtant, elle reproduit régulièrement cette façon de faire, parce qu'au moment de faire les courses, elle se sent soumise à cette double contrainte. Ces routines se perçoivent également au moment de la préparation : certains enquêtés vont préférer faire une recette déjà éprouvée plutôt que de tester des nouvelles recettes pour utiliser les restes. Mais abandonner volontairement et temporairement la routine peut aussi conduire à jeter des aliments, par exemple lorsqu'une mère de famille décide d'aller manger dehors pour se faire plaisir en récompense de ses activités ingrates, au lieu de terminer les restes. Ces résultats montrent que les individus ne jettent finalement pas sans mauvaise conscience, mais qu'ils achètent trop parce qu'ils combinent des rationalités multiples et qu'ils trouvent ensuite des explications particulières pour justifier une mise au rebut, fondées sur les contraintes qu'ils doivent gérer.

Ces développements autour de la notion de routine prennent un sens particulier si on les met en regard des travaux sur la consommation engagée. Les conversions dans les pratiques de consommation, telles qu'elles sont notamment organisées par les mouvements militants, vont symétriquement s'attacher à défaire des routines et réinstaurer des formes de réflexivité chez les individus (Dubuisson-Quellier, 2012). Une réflexion autour de la routinisation des conduites ainsi que sur l'organisation de leur réflexivité semble être particulièrement heuristique pour comprendre la dynamique de la stabilisation et du changement des pratiques de consommation. Au cœur de cette dynamique, les infrastructures matérielles jouent alors un rôle majeur.

Les infrastructures matérielles

Différents travaux, fortement inspirés à la fois par la théorie de la structuration de Giddens et par le constructivisme social de Latour, ont cherché à réhabiliter le rôle des objets et des infrastructures matérielles dans les pratiques des acteurs sociaux. Les travaux qui se sont intéressés aux services publics (« *utilities* ») ont notamment montré que les changements visant à limiter les effets négatifs sur l'environnement ne pouvaient être considérés ni comme totalement déterminés par les systèmes techniques, ni comme redevables directement aux acteurs sociaux. Ainsi, Gert Spaargaren (2000) a montré que les interrelations entre les pratiques des ménages et les systèmes matériels collectifs pouvaient expliquer la capacité des premières à changer ou au contraire à produire certaines irréversibilités. Les consommateurs ne sont pas que de simples clients ou utilisateurs, ils contribuent aussi à la production et à la reproduction des contraintes structurelles des infrastructures de services.

Elisabeth Shove (2010) considère cette vision à la fois intéressante parce qu'elle prend en compte les dimensions matérielles de la consommation, mais aussi insuffisante parce qu'elle ignore les dimensions plus culturelles et normatives liées à la consommation. Elle propose d'envisager les deux à la fois, en s'inscrivant dans la continuité de l'approche par les pratiques sociales, mais aussi dans le cadre des théories de la transition développées notamment par Arie Rip (2006). Comme nous l'avons suggéré plus haut, ce courant repose sur la dépendance de chemin et sur la notion d'irréversibilités qui affectent à la fois les technologies et les pratiques sociales. Les institutions et les infrastructures fondent alors des régimes qui vont fortement conditionner les pratiques sociales. Shove combine ainsi une analyse des technologies, des relations sociales (héritée de l'anthropologie culturelle) et des conventions pour montrer comment les pratiques sociales se reproduisent et changent. Dans son ouvrage de 2003 (Shove, 2003), elle étudie notamment trois types de pratiques sociales, le confort, la propreté et la praticité (*convenience*) en s'appuyant sur deux types de données : des données historiques issues de ressources documentaires et des données contemporaines issues d'entretiens et d'études de marché. Dans le cas du confort, elle montre que cette notion a été construite comme un bien à la fois par la communauté scientifique et par les professionnels du chauffage et de la climatisation. Ces derniers ont notamment produit des calculs de moyennes de température, puis participé à la

construction de normes, qui ont ensuite eu un effet de prescription sur les pratiques de chauffage dans l'habitat. Ces normes qui sont tout à la fois techniques et sociales permettent de construire des équipements et de créer les attentes des individus qui vont les habiter. Cette double inscription technique et sociale a forgé les pratiques de confort qui sont devenues progressivement des évidences pour chacun (*taken for granted*).

Dans cette approche, les pratiques se stabilisent à mesure que les technologies se standardisent. Ainsi la généralisation de la climatisation dans les maisons construites aux États-Unis conduit les ménages à abandonner la véranda - lieu de repos et de sociabilité aux heures chaudes - pour occuper l'intérieur de la maison, toutes fenêtres fermées. Ces évolutions finissent par modifier *in fine* les relations sociales au sein du ménage et avec les voisins. Malgré tout, l'analyse échappe au déterminisme technique en considérant que l'usage de technologies standardisées n'empêche pas les pratiques d'être susceptibles d'ajustements locaux. Shove le démontre à propos de l'éclairage. Les techniques d'ampoules sont standardisées mais certains pays conservent des usages très différents de ces standards, par le recours au nombre et aux formes des lampes, permettant des éclairages plus ou moins tamisés selon les conventions sociales propres à chaque pays. Ainsi, elle indique que les pays nordiques ont adopté des formes d'éclairage plus tamisées, avec peu de plafonniers et surtout des lampes à abat-jour.

Pour saisir le changement, selon Shove, il faut alors étudier dans le même temps les reconfigurations des conventions sociales, celles des technologies et saisir leurs capacités à faire évoluer les habitudes. Les obligations et les injonctions peuvent constituer des briques de base des routines, mais celles-ci se construisent aussi dans un contexte collectif plus large associant normes, morale et conventions. Elle propose ainsi de raisonner en termes de spécification et de reproduction de service, afin de comprendre comment les significations, les attentes et les technologies s'associent à travers les pratiques.

Nous avons donc choisi de porter l'attention sur ces trois dimensions de la consommation : le temps, la routine et les dispositifs matériels, pour lesquels le courant de la théorie des pratiques, malgré les limites théoriques et méthodologiques soulignées plus haut, nous semble apporter des éléments susceptibles d'enrichir la compréhension de ces pratiques sociales.

Conclusion

La théorie des pratiques propose ainsi de redistribuer la consommation dans des séries d'activités complexes souscrivant elles-mêmes à des déterminations plurielles, normatives, cognitives, sociales et matérielles, qui vont rendre leur conversion délicate. Beaucoup de travaux sociologiques ne traitent pas seulement de la consommation, mais articulent la consommation et un autre objet ou domaine d'étude : genre, stratification sociale, sociologie urbaine etc. S'appuyer sur ce courant d'analyse peut permettre d'étoffer la composante « consommation » de ces travaux [10], en proposant un certain nombre d'états théoriques que de nombreux travaux empiriques en langue anglaise ont déjà éprouvés.

Le courant de la théorie des pratiques frappe par sa plasticité. Celle-ci est en quelque sorte au principe génétique de cette théorie qui revendique des filiations multiples, celles de Wittgenstein et Heidegger du côté de la philosophie, celles de Foucault, Latour, Giddens, Bourdieu pour les théories sociales, dont nous avons cherché à montrer que la compatibilité n'était toutefois pas assurée. Cette plasticité se retrouve aussi à travers les très nombreuses études de cas, qui proposent une diversité de recherches empiriques dont il n'est pas toujours évident de tirer des montées en généralité, tant sur le plan théorique que du point de vue des dispositifs méthodologiques à mettre en place. En ce sens, il n'y a pas une « théorie des pratiques » mais de nombreuses variations, sans compter que ces élaborations théoriques sont un chantier toujours en cours. Le pilier commun consiste à saisir les pratiques, considérées comme des blocs d'activités, d'objets, de compétences et de sens liés par des routines. Mais selon les auteurs, l'accent sera plutôt mis sur les dispositifs matériels (Shove, 2003), sur les interprétations anthropologiques (Evans, 2011a), sur

l'articulation routine-réflexivité (Halkier, 2009a) ou sur le lien avec les positions sociales (Southerton, 2006). Il semble donc possible d'intégrer « la théorie des pratiques » dans des travaux allant de l'étude de la coévolution des normes sociales et techniques dont les individus sont presque absents (Shove & Southerton, 2000 ; Shove, 2003) à des analyses microsociologiques fines où les appartenances de classe, de genre et la position dans le cycle de vie sont mis en relation avec le mode d'engagement dans différentes pratiques quotidiennes (Warde, 2005 ; Southerton, 2006). Ces éléments ne sont pour autant pas toujours pris en considération ensemble. Ainsi Halkier (2009b), identifiant des « styles culinaires », montre comment ils s'articulent aux compétences en cuisine, aux moyens matériels et au sens attaché à la préparation des repas, mais précise que sa typologie porte sur les formes d'engagement dans la pratique et non sur les individus (un même individu peut mobiliser différents styles culinaires). Elle semble alors considérer que caractériser les personnes qui auraient plus souvent recours à tel ou tel style culinaire n'est pas une question pertinente.

L'autre point faible de la théorie des pratiques est sans aucun doute sa mise en oeuvre empirique. Les questions de l'identification d'une pratique, de sa généalogie, de ses contours, de sa dynamique d'évolution restent encore pour le moment suspendues à la construction de méthodologies spécifiques. Certes un nombre non négligeable de travaux propose une méthodologie qualitative approfondie et rigoureuse, alliant entretiens et enquête ethnographique (Shove & Southerton, 2000 ; Southerton, 2006 ; Evans, 2011a). Mais beaucoup d'autres se révèlent décevants parce que le travail empirique n'est pas à la hauteur des ambitions théoriques, par exemple quand l'analyse de la littérature secondaire est menée au pas de charge (Shove, 2003), ou du fait du petit nombre de cas observés (Halkier, 2009b ; Truninger, 2011), certains travaux pourraient être encore approfondis, mais de toute évidence, il est possible de s'appuyer sur le changement de perspective proposé par la théorie des pratiques pour exploiter avec un oeil nouveau des enquêtes qualitatives et quantitatives menées avec rigueur.

C'est en effet probablement dans son opposition aux explications comportementales que cette théorie est la plus convaincante et de ce point de vue, elle se présente comme une alternative intéressante pour comprendre des pratiques sociales qui ne peuvent pas être gouvernées uniquement par des formes d'incitations ou des stimuli sociaux. Et elles sont nombreuses : que l'on pense aux pratiques en matière de santé, d'alimentation, de consommation, voire de conduite automobile, de conduites sociales addictives. Les pratiques ne sont pas, par nature, résistantes aux changements, mais la façon dont ces entités complexes vont effectivement changer en réponse à la modification d'un de leurs éléments pourrait être mal anticipée par les approches existantes. Ainsi, Warde *et al.* (2012) suggèrent que les politiques publiques visant par exemple à modifier l'impact de la consommation sur la santé ou l'environnement devraient peut-être viser moins les individus que les pratiques elles-mêmes [11]. De même Shove et ses collègues (Shove *et al.*, 2012) veulent insister sur la pertinence politique de ce courant en indiquant que les politiques publiques doivent envisager la manière dont les carrières de pratiques se sédimentent. Ils recommandent alors que les politiques publiques, aujourd'hui majoritairement fondées sur une approche instrumentale des comportements des consommateurs, s'orientent vers les pratiques elles-mêmes (« *practicebased policy* »). S'ouvre aujourd'hui un champ de dialogue large avec l'action publique pour les sociologues qui peuvent d'évidence nourrir des réflexions sur les changements dans les pratiques sociales utiles à l'action.

Ainsi, s'il nous semble aujourd'hui encore difficile de considérer ce courant comme fournissant une théorie sociologique totalement convaincante, nous pouvons toutefois saisir les pistes qu'il offre, non pas pour produire une analyse des pratiques en toute généralité, mais pour étudier certains objets comme les conduites économiques, domestiques ou de consommation dont il importe de restituer la spécificité en tant que pratiques sociales. Trois éléments nous paraissent notamment pouvoir être retenus des propositions faites par la théorie des pratiques : la structuration du temps, les carrières de pratiques, la construction de la réflexivité.

La prise en compte de la manière dont les pratiques de consommation modèlent le temps nous semble être une idée particulièrement heuristique pour comprendre comment le temps se trouve structuré par différentes activités qui en constituent des points fixes. Cela permet notamment de comprendre les contraintes de coordination non comme des éléments exogènes, mais plus directement comme la façon dont un certain nombre d'activités peuvent structurer

le temps : la thèse d'Ana Perrin-Heredia (2010), par exemple, souligne que les ménages des catégories populaires passent un temps considérable à « chasser » la bonne opportunité commerciale (des produits pas chers), en consultant les publicités des grandes surfaces, en fréquentant plusieurs et régulièrement. Cette activité, légitimée par la contrainte budgétaire de ces foyers devient extrêmement structurante dans les rythmes quotidiens et hebdomadaires. Le temps n'est alors plus seulement une ressource dont on dispose ou pas, mais plutôt une sorte de réservoir qui se remplit avec des éléments plus ou moins fluides qui structurent le temps : de gros galets très structurants, puis du gravier plus petit et enfin du sable, fluide, qui remplit les interstices. On peut faire l'hypothèse que les structures du genre, de l'âge, de la classe ou encore le capital social et économique ont des impacts forts sur la taille et le nombre de ces galets, c'est-à-dire sur cette texture du temps.

La troisième notion importante est celle de réflexivité. Les travaux sur la consommation engagée ont mis au jour la capacité de certaines organisations militantes à contribuer à construire ou reconstruire une réflexivité des consommateurs sur leur pratique pour les orienter vers une consommation plus respectueuse de l'environnement. Le couple antithétique routine/réflexivité semble insuffisant pour rendre compte des régimes d'engagement des individus dans l'action (Halkier, 2009a). En revanche, on doit pouvoir s'interroger davantage sur ces régimes d'engagement, en tentant de suivre les capacités que se donnent les individus pour interroger leurs pratiques, à partir d'un certain nombre de ressources qu'ils identifient comme pertinentes : l'héritage des parents, les recommandations publiques, les signaux commerciaux, le regard des pairs, les prescriptions des professionnels. Autrement dit, cela revient à considérer que la capacité à s'engager dans des régimes très réflexifs pourrait relever fortement de dispositions sociales, héritées ou constituées à l'occasion de moments très spécifiques de la trajectoire de vie (Plessz *et al.*, à paraître).

Bibliographie

- Akrich M., Callon M., Latour B. & Centre de sociologie de l'innovation** (2006), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines Paris.
- Barnett C., Cloke P., Clarke N. & Malpass A.** (dir.) (2010), *Globalizing responsibility : The political rationalities of ethical consumption*, Hoboken, Wiley-Blackwell.
- Bourdieu P.** (1979), *La distinction : Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- Bourdieu P.** (2000 [1972]), *Esquisse d'une théorie de la pratique : Précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Seuil.
- Callon M. & Latour B.** (1985), *Les Scientifiques et leurs alliés*, Paris, Pandore.
- Coulangeon P. & Duval J.** (dir.) (2013), *Trente ans après la Distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, La Découverte.
- Dubuisson S.** (1998), « Regard d'un sociologue sur la notion de routine dans la théorie évolutionniste : À quoi sert la notion de routine ? », *Sociologie du travail*, vol. 40, n° 4, pp. 491-502.
- Dubuisson-Quellier S.** (2006), « De la routine à la délibération : Les arbitrages des consommateurs en situation d'achat », *Réseaux*, vol. 135136, n° 12, pp. 253-284.

Dubuisson-Quellier S. (2009), *La Consommation engagée*, Paris, Les Presses de Sciences Po.

Dubuisson-Quellier S. (2012), « Le consommateur responsable. La construction des capacités d'action des consommateurs par les mouvements militants », *Sciences de la Société*, n° 82, pp. 105-125.

Dubuisson-Quellier S. (2013), « A market mediation strategy : How social movements seek to change firms' practices by promoting new principles of product valuation », *Organization Studies*, vol. 34, n° 56, pp. 683-703.

Evans D. (2011a), « Beyond the throwaway society : Ordinary domestic practice and a sociological approach to household food waste », *Sociology*, vol. 46, n° 1, pp. 41-56.

Evans D. (2011b), « Blaming the consumer - once again : The social and material contexts of everyday food waste practices in some english households », *Critical Public Health*, vol. 21, n° 4, pp. 429-440.

Evans D., Southerton D. & Mcmeekin A. (2012), « Sustainable consumption, behaviour change policies and theories of practice », in Warde A. & Southerton D. (ed.), *The habits of consumption*, Helsinki, Helsinki Collegium for Advanced Studies, pp. 113-129.

Feldman M.S. & Orlikowski W.J. (2011), « Theorizing practice and practicing theory », *Organization Science*, vol. 22, n° 5, pp. 1240-1253.

Fine G.A. (1996), *Kitchens : The culture of restaurant work*, Berkeley, University of California Press.

Giddens A. (1984), *The constitution of society : Outline of the theory of structuration*, Cambridge, Polity Press.

Giddens A. (1991), *Modernity and selfidentity : Self and society in the late modern age*, Stanford, Stanford University Press.

Gram-Hanssen K. (2011), « Understanding change and continuity in residential energy consumption », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, n° 1, pp. 61-78.

Gregson N., Metcalfe A. & Crewe L. (2009), « Practices of object maintenance and repair : How consumers attend to consumer objects within the home », *Journal of Consumer Culture*, vol. 9, n° 2, pp. 248-272.

Grignon C. & Grignon C. (1999), « Longterm trends in food consumption : A French portrait », *Food and Foodways*, vol. 8, n° 3, pp. 151-174.

Halbwachs M. (1913), *La Classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Alcan.

Halkier B. (2009a), « A practice theoretical perspective on everyday dealings with environmental challenges of food consumption », *Anthropology of food [Online]*, n° S5, "Can consumers save the world ?" <http://aof.revues.org/6405>.

Halkier B. (2009b), « Suitable cooking ? Performances and positionings in cooking practices among danish women », *Food, Culture and Society : An International Journal of Multidisciplinary Research*, vol. 12, n° 3, pp. 357-377.

- Halkier B. & Jensen I.** (2011), « Doing "healthier" food in everyday life ? : A qualitative study of how Pakistani Danes handle nutritional communication », *Critical Public Health*, vol. 21, n° 4, pp. 471-483.
- Halkier B., Katz-Gerro T. & Martens L.** (2011), « Applying practice theory to the study of consumption : Theoretical and methodological considerations », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, n° 1, pp. 313.
- Heilbrunn B.** (2005), *La Consommation et ses sociologies*, A. Colin.
- Herpin N. & Verger D.** (2008), *Consommation et modes de vie en France : Une approche économique et sociologique sur un demi-siècle*, Paris, La Découverte.
- Holm L.** (2003), « Blaming the consumer : On the free choice of consumers and the decline in food quality in Denmark », *Critical Public Health*, vol. 13, n° 2, pp. 139-154.
- Lamont M.** (1992), *Money, Morals & Manners : The Culture of the French and American UpperMiddle Class*, London, Chicago Press.
- Latour B.** (2006), *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- Law J.** (1991), *A sociology of monsters : Essays on power, technology, and domination*, London, Routledge.
- Lefèbvre H.** (1947), *Critique de la vie quotidienne : Introduction*, Paris, B. Grasset.
- Magaudda P.** (2011), « When materiality "bites back" : Digital music consumption practices in the age of dematerialization », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, pp. 15-36.
- O'Connell S.** (1998), *The car and british society : Class, gender and motoring, 18961939*, Manchester, Manchester University Press.
- Perrin-Heredia A.** (2010), *Logiques économiques et comptes domestiques en milieux populaires. Ethnographie économique d'une « Zone urbaine sensible »*, Thèse de sociologie, Reims, Université Reims ChampagneArdenne (URCA).
- Plessz M., Dubuisson-Quellier S., Gojard S. & Barrey S.** (2014), « How consumption prescriptions affect food practices : assessing the roles of households resources in life course events », *Journal of Consumer Culture*, à paraître.
- Plessz M.** (2013), « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », *Revue d'Études en Agriculture et Environnement*, vol. 2013, n° 1, pp. 13-37.
- Plessz M. & Gojard S.** (2012), « Do processed vegetables reduce the socioeconomic differences in vegetable purchases ? A study in France », *European Journal of Public Health*, Advance online publication 29, novembre 2012.
- Plessz M. & Gojard S.** (2012), « Fresh is best ? Social position, time, and the consumption of fresh vs. Processed vegetables in France », ALISS Working Paper, n° 201209 <https://>

www.paris.inra.fr/aliss/content/download/3705/35924/version/2/file/WPALISS201209Plessz.pdf.

Randles S. & Warde A. (2006), « Consumption : The view from theories of practice », in Green K. & Randles S. (ed.), *Industrial ecology and spaces of innovation*, Cheltenham, UK, Northampton, MA, Edward Elgar Pub., pp. 220-237.

Reckwitz A. (2002), « Toward a theory of social practices : A development in culturalist theorizing », *European Journal of Social Theory*, vol. 5, n° 2, pp. 243-263.

Régnier F., Lhuissier A. & Gojard S. (2006), *Sociologie de l'alimentation*, Paris, La Découverte.

Rip A. (2006) « A coevolutionary approach to reflexive governance and its ironies », in Voss J.P., Bauknecht D. & Kemp R. (ed.), *Reflexive governance for sustainable development*, Cheltenham, Edward Elgar, pp. 82-100.

Røpke I. (2009), « Theories of practice - new inspiration for ecological economic studies on consumption », *Ecological Economics*, vol. 68, p. 2490-2497.

Rumpala Y. (2009), « La "consommation durable" comme nouvelle phase d'une gouvernementalisation de la consommation », *Revue française de science politique*, vol. 59, n° 5, pp. 967-996.

Schatzki T.R. (1996), *Social practices a wittgensteinian approach to human activity and the social*, Cambridge, Cambridge University Press.

Schatzki T.R. (2002), *The site of the social : A philosophical account of the constitution of social life and change*, University Park, Pennsylvania State University Press.

Schatzki T.R. (2005), « Peripheral vision : The sites of organizations », *Organization Studies*, vol. 26, n° 3, pp. 465-484.

Shove E. (2003), *Comfort, cleanliness and convenience : The social organization of normality*, Oxford, Berg.

Shove E. (2010), « Beyond the abc : Climate change policy and theories of social change », *Environment and Planning*, vol. 42, pp. 1273-1285.

Shove E. & Pantzar M. (2005), « Consumers, producers and practices », *Journal of Consumer Culture*, vol. 5, p. 43.

Shove E. & Southerton D. (2000), « Defrosting the freezer : From novelty to convenience : A narrative of normalization », *Journal of Material Culture*, vol. 5, pp. 301-319.

Shove E., Trentmann F. & Wilk R.R. (dir.) (2009), *Time, consumption and everyday life : Practice, materiality and culture*, Oxford, Berg.

Southerton D. (2006), « Analysing the temporal organization of daily life : Social constraints, practices and their allocation », *Sociology*, vol. 40, n° 3, pp. 435-454.

Spaargaren G. (2000), « Ecological modernization theory and domestic consumption », *Journal of Environmental Policy & Planning*, vol. 2, n° 4, pp. 323-335.

Sullivan O. & KatzGerro T. (2007), « The omnivore thesis revisited : Voracious cultural consumers », *European Sociological Review*, vol. 23, n° 2, pp. 123-127.

Truninger M. (2011), « Cooking with bimby in a moment of recruitment : Exploring conventions and practice perspectives », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, n° 1, pp. 37-59.

Wahlen S. (2011), « The routinely forgotten routine character of domestic practices », *International Journal of Consumer Studies*, vol. 35, n° 5, p. 507-513.

Warde A. (2005), « Consumption and theories of practice », *Journal of Consumer Culture*, vol. 5, n° 2, pp. 131-153.

Warde A. (2013), « What sort of practice is eating ? », in Shove E. & Spurling N. (ed.), *Sustainable practice : Social theory and climate change*, London, Routledge, pp. 17-30.

Warde A., Southerton D., Gronow A., Kilpinen E., Lizardo O., Wilhite H., Shove E., Evans D., Mcmeekin A. & Thogersen J. (ed.) (2012), *The habits of consumption*, Helsinki, Helsinki Collegium for Advanced Studies.

Weber F. (2009), *Le travail à côté : Une ethnographie des perceptions*, Paris, Éditions de l'EHESS.

Documents annexes

- Annexe 1 : [La théorie des pratiques, une recherche bibliographique](#)

- Annexe 2 : [Une méthodologie pour la constitution d'une bibliographie](#)

[1] Ce travail s'appuie sur une recherche bibliographique dont les éléments sont présentés sur le site de la revue. Voir l'annexe 1, « La théorie des pratiques : une recherche bibliographique » (<http://sociologie.revues.org/2039>) et l'annexe 2, « Une méthodologie pour la constitution d'une bibliographie » (<http://sociologie.revues.org/2040>). La revue de littérature a été faite dans le cadre du projet de recherche « Dimensions durables de l'alimentation domestique » (Dimdamdom), financé par l'Ademe (Appel à projet Déchets et société). Nous remercions les documentalistes Armelle Champenois et Astrid Wilmotte pour leur aide dans la constitution de la bibliographie mobilisée en annexe électronique ainsi que les relecteurs anonymes de la revue *Sociologie* pour leurs avis et leurs conseils

[2] A practice « consists of a wide range of practices, such as negotiation, cooking, banking, recreation, and political, religious and educational practices. » Toutes les citations en anglais ont été traduites en français par les auteurs de cet article dans le corps du texte et figurent en anglais en note de bas de page.

[3] « A "practice" is a routinized type of behaviour which consists of several elements, interconnected to one another : forms of bodily activities, forms of mental activities, "things" and their use, a background knowledge in the form of understanding, knowhow, states of emotions and

motivational knowledge. »

[4] Le terme d'agence, utilisé par les auteurs de la théorie de l'acteur réseau, fait référence à la notion anglosaxonne d'*agency* et renvoie à la notion de « capacité d'action ».

[5] Voir annexe électronique : <http://sociologie.revues.org/2039>.

[6] *Nudge* signifie en anglais littéralement pousser du coude. Les *nudges* verts sont de petits dispositifs matériels ou discursifs qui visent à stimuler certains comportements favorables à l'environnement, comme le fait d'indiquer à un ménage le poids moyen des poubelles des habitants de son quartier pour l'inciter à diminuer sa production de déchets.

[7] Il s'agit de l'importation et du développement dans le contexte britannique de la théorie de l'acteur réseau, proposée par Michel Callon et Bruno Latour (Callon & Latour, 1985 ; Akrich, Callon *et al.*, 2006).

[8] « *It is the fact of engagement in the practice, rather than any personal decision about a course of conduct, that explains the nature and process of consumption.* »

[9] « *Ordinary consumption is best understood in terms of concepts like habits, routine, constraint, and so on and can be summed up as a recognition of the conventional nature of consumption.* »

[10] Voir par exemple Sullivan & KatzGerro (2007) sur la consommation culturelle, ou Plessz & Gojard (2012) sur la consommation alimentaire.

[11] Par exemple : pour limiter les déplacements urbains en voiture, construire des voies spécifiques qui rendent les déplacements en bus ou à vélo plus fiables et plus faciles (modifier les infrastructures matérielles sur lesquelles repose la pratique de « se déplacer ») semble plus efficace que d'offrir des coupons de bus gratuits pendant une durée limitée (incitation économique) (Evans, Southerton *et al.*, 2012). Voir aussi Evans (2011b).